

L'impatience du franc-tireur

Je suis coincé. Pile sous une feuille de nénuphar. Il m'a à l'œil. Et quel œil ! Pupille grise dans un iris jaunâtre, fixe, imperturbable. Ça fait bien dix minutes qu'il m'observe ; n'a pas cillé une seule fois. Comme si ce foutu héron cendré n'avait pas de paupière. Il est juché sur sa branche, immobile, hiératique. Immuable. A croire qu'il a toujours été là. Moi je ne faisais que baguenauder à la recherche d'une larve de dytique à me mettre sous la dent, quand j'ai vu qu'il me regardait de son œil torve. Je me suis figé. Heureusement, je n'ai eu qu'un mouvement de pectorale à faire pour reculer sous une feuille flottante. Mais je commence à m'ankyloser, comme ça, statique. Et c'est pas bon, parce que la menace, elle ne vient pas que d'en haut. J'ai vu passer un brochet. Un sacré morceau, pas loin d'un mètre. Le bougre errait indolemment entre les hydrophytes, l'air de rien. Je l'ai quitté du regard quand il a disparu derrière moi, je n'ai pas osé me retourner, rapport à l'autre piaf au dessus de la surface. Mais si l'ésocidé me repère, je suis foutu. Entre Charybde et Scylla, je préfère encore ne pas avoir à voler au dessus du marais pour finir dans une héronnière comme repas à des oisillons affamés. Alors j'attends. Déjà, d'une manière générale, poisson coincé dans ce marais, je trouve le temps long. Mais alors là, dans l'impossibilité de me dégourdir la dorsale... Je me souviens du temps où je vivais à côté, dans la rivière. Faute à une erreur de timing, je me suis retrouvé coincé là. Faut dire, c'était une sacrée crue, décennale au moins, et c'était l'occasion rêvée d'aller voir du pays, latéralement parlant. Parce qu'au bout d'un moment, faire des aller retours entre l'amont et l'aval, c'est lassant. Quand l'eau est sortie de tous les côtés, j'ai pu m'enfoncer profondément dans la prairie ; il y avait des odeurs de typhaies. Sans coup férir, j'ai atteint une grande zone de marais. J'avais le temps avant de retourner dans le lit, la crue n'allait pas décroître de suite. Mais j'ai laissé passer le coche. Je me suis assoupi un peu trop longtemps, et quand je me suis réveillé, la rivière s'était retiré du marais ; moi, j'étais coincé dans cet étang marécageux, moins d'un mètre de fond. La big loose. Je me souviens du temps où j'écrémais les radiers, je m'amusais à chaque coup d'eau ; pendant les étiages sévères, même l'exondaison de certaines portions me faisait du changement... Le mouvement, ça occupe. J'allais m'amuser dans les rapides, m'abîmer dans les trous d'eau, longer des berges qui s'effritent, sauter un seuil ou deux... je me marrai, sans jeu de mot. D'accord, il y avait aussi les choses pas drôles, les rejets sauvages des garages, les quads qui viennent rouler dans les zones de frai, les premières pluies de printemps qui nous rapportaient tout l'hydrocarbure

collé au bitume, et les défaillance de la STEP, qui nous donnait la nausée, parfois. Mais l'un dans l'autre, des fois, je me dis qu'il vaut peut-être mieux des désagréments et de l'action, que vivre enfoncé dans des pantoufles, à tourner en rond dans cette zone humide, où seuls un ou deux naturalistes viennent s'encanailler par semaine, rapport aux milliers de tiques qui s'égaient dans les hautes herbes tout autour. Bref, me voilà coincé, et pour dix ans au moins... Et l'autre échassier qui me regarde toujours. C'est patient un héron. Et ça n'a pas l'air de craindre le torticolis.

Bon, je n'en peux plus. Ça va faire quinze minutes que je ne bouge plus, et l'ardéidé est toujours à darder sur moi son regard assassin. Je vais tenter une sortie. J'en peux plus d'être statique. La prochaine feuille de nénuphar est à soixante centimètres. Jouable. Lui, perché sur sa branche morte juste au dessus de la berge, il n'a qu'à tendre son coup vers le bas, et paf, il me serre. Je les connais les hérons, cendré ou pourpre, c'est vif. Il n'y a que quand ils volent qu'ils semblent empruntés, et au décollage, c'est pire, on dirait qu'ils débutent l'apprentissage du vol. Lorsqu'il s'agit de piquer avec leur bec, c'est peut être pas aussi impétueux qu'un martin-pêcheur, mais c'est largement efficace, du moins, c'est trop souvent létal pour nous autres pour que je tente le coup sans hésiter. Je m'ankylose. Et je risque d'être enkysté aussi. J'ai bien vu le manège de deux anodontes des cygnes, dessous moi. Si elles expulsent leurs glochidies, je suis aux premières loges. Je vais me faire enkyster les branchies pour de bon. L'enfer. Bon. Je vais tenter de ... mais ... oui, il bouge la tête. Il déploie son cou ! Ouvre les ailes, gauchement, ça y est, il se casse ! Oh yeah ! Je n'en pouvais plus. Enfin, me dégourdir les nageoires. Je suis libre ! Vivant ! Ça y est, je peux enfin... Mais ? Il fait tout noir ! Merde ! Le bro...

Nombre de signe espace compris : 4 790